

La cognition incarnée de l'infini

Comment notre corps et-il infini, peut-il être infini, s'informe-t-il de l'infini? D'abord par les cycles, c'est-à-dire les mouvements qui bouclent, qui se referment sur eux-mêmes: le mouvement de la marche, surtout en "moonwalk", le mouvement de respiration des poumons, le mouvement de battement du cœur. Revenir au même et répéter - Le dire une fois revient à le dire sans cesse: $\epsilon\phi\omicron\sigma\omicron\nu\ \delta\eta\ \tau\omicron\upsilon\tau\omicron\ \acute{\alpha}\nu\alpha\delta\epsilon\ \epsilon\iota\pi\epsilon\iota\nu\ \kappa\alpha\iota\ \acute{\alpha}\epsilon\iota\ \lambda\epsilon\gamma\epsilon\iota\nu$.

La répétition a un effet notoire sur nous: le constat de l'infini, du rebond du même, la perception de la boucle comme d'un bout, présent en entier, entièrement, qui s'offre à nous encore et encore dans la répétition, la possibilité d'en scruter les plus infimes parties qui fait que le phénomène s'offre à nous de plus en plus précisément. C'est-à-dire que l'infini de la répétition du même et aussi l'infini de l'exploration de ce même, et autant l'exclamation de Zénon vaut pour l'un, autant elle ne rend pas compte de notre progression dans l'autre (le ralentissement produit par la sérénité et l'assurance de pouvoir rester à cet endroit à loisir, la perception toujours plus aiguë des couches successives du phénomène, par creusée en profondeur, par élévation dans les hauteurs de la subtilité, et le vœu d'une synthèse de vibrations superposées).

La répétition contient aussi l'interrogation de son terme: le pas toujours renouvelé nous mène toujours plus loin, et chaque pas peut donner lieu au suivant ou être le dernier et mener à l'arrêt (comment cela s'annonce-t-il, comment le corps sub-il de la répétition, penser à l'image évocatrice du derviche tourneur: à un moment cela cesse, quand cela s'annonce-t-il, comment cela cesse-t-il?) L'arrêt cardiaque, l'arrêt respiratoire conduisent à la mort, justement marquée par la mise au repos du pendule des horloges.

L'infini

Regardons le mot : infini et ce qui n'a pas de fin, pas de terme, qui est modéré. Le fini est ce qui se présente à nous en entier, comme un bout achevé de toutes parts. C'est dans ces sens que la répétition du même est à la fois finie et infinie : infinie parce que chaque répétition engendre encore une répétition ; finie parce que le motif de la répétition, m. g. s. b. est donné comme un bout achevé, comme cela se voit avec l'exemple de la marche et du pas.

Mais une autre expérience est celle d'un limite, d'une limite et d'un illimité, d'une absence de limite, plus au sens spatial. Mon exemple préféré reste celui de la noirceur d'un ciel sans étoile, noirceur dans laquelle le regard se perd et l'œil ne trouve pas son ancrage, avec la pupille qui refuse de faire le point, ce qui ouvre le regard et repose les muscles oculaires qui retrouvent le relâchement du sommeil. Notre cognition pose des limites dans et infini où que l'occasion se présente, les étoiles sur le fond céleste, les arbres dans la forêt, les nombres, les points. Cependant, connaître, c'est faire l'expérience de cette dialectique, et je veux convoquer l'image de la ténacité, dans laquelle les limites jouent le rôle de tiges rigides et les illimités d'élastiques qui les relient, voire d'une matière fluide, plus ou moins structurée et structurante, dotée d'une constance qui maintient un jeu entre ces tiges et leurs articulations (on peut pousser ce modèle aux dimensions supérieures comme le fait la topologie algébrique).

L'infini

L'infini se manifeste de manière différente pour ce qui est de l'espace et du temps, alors que nos modes de représentation invitent aujourd'hui à les penser tous les deux comme une seule et même « variété » à $3+1$ dimensions.

L'espace et là, il n'offre tout entier à notre investigation. Elle est infinie parce que le lointain nécessite un temps long pour être appréhendé, parce tout d'un coup qu'est la lumière (le graviton, les ondes, l'électricité); parce que l'exploration d'une partie finie en extension et elle aussi infinie dans sa finesse. Pourtant la pensée du là semble immédiate : je crois qu'on ne prend le présent, le constat que tout ce qui se conçoit et ancre dans le présent, avec une présence de l'extension spatiale, éventuellement étendue jusqu'à l'infini de l'univers. C'est un indice de plus que l'espace et le temps ne peuvent être pensés qu'ensemble, avec l'infini de l'un intimement coordonné avec l'infini de l'autre.

Le présent et quant à lui porteur d'un infini d'une nature particulière, celui du libre devenir, du libre arbitre, de la créativité que je pense positivement comme une matière qui nous est promise sans être disponible à l'instant, qu'elle n'offre à nous selon sa propre temporalité. Notre responsabilité est juste de débayer notre vie des encombrements produits par le « à faire », « à régler », par la tentation à nous transformer en machine, puis de nous mettre à l'écoute de ce que le présent veut : un rapport renouvelé au monde, la vie comme voie, comme chemin qui se trace devant nous par l'emprunt d'une branche parmi l'infinité des branches possibles.

L'infini

« L'infini est ce en dehors de quoi il y a toujours quelque chose » (Aristote, Physique)

L'infini de l'immobilité rempli de possibles : l'infini du frissonnement, de la délicatesse, de l'effleurement, du vivant.

La différence entre l'infini et l'immense (et pourtant fini).

→ L'infini est une puissance de production. C'est un fini qui ne finit jamais.

Cette puissance elle-même, comment la penser ? Il me faut dénoncer l'orgueil démesuré de lire cette puissance comme une ombre d'un achèvement dont le lieu serait simplement inaccessible à l'humain. Dénoncer une chimère est difficile car ceux qui y croient voient justement ce qui est comme des preuves de ce qui n'est pas. Je ne vais donc pas persister dans cette dénonciation mais plutôt préciser quel est l'effet de penser qui est comme ombre d'un achevé : c'est, pour employer un vocabulaire religieux, une question de grâce ; la destinée de la puissance serait déjà déterminée et en principe déjà réalisée ; quoi que nous fassions ici-bas, nous ne serions que les instruments de cette destinée. En mathématiques cette polémique est celle de l'improductivité : penser que ce qui n'est pas encore définit ce qui est déjà, plutôt que de penser que c'est le processus de ce qui devient qui définit ce qui n'est pas encore.

L'infini des fractales, des embranchements, de la percolation, de la frontière entre une chose et son contraire.

L'infini

Lorsqu'il s'agit d'infini en acte, je me retrouve pétrifié, interloqué, concerné par quelque chose qui pour moi est un errement qui s'expliquerait d'abord par le désir d'être dans la confiance des dieux qui nous chuchoteraient à l'oreille. Il y a deux mouvements inverses: l'un cherche à révéler qu'il s'agit là d'une esbroufe, d'un château de cartes qui s'écroule pour me laisser en place que l'infini vu comme une progression du même sous des formes de plus en plus complexes (définitions inductives, définitions inductives généralisées); l'autre qui voit l'infini en acte comme une force dont il s'agit de révéler qu'elle est d'une autre nature que celle de constructions d'en bas, de fondements solides, vers le haut ("les mathématiques prédictives"). La charge idéologique est très forte, et on retrouve en bonne place que les chimères pensées ici-bas correspondraient nécessairement à une réalité divine qu'il est de notre devoir de deviner. Je voudrais simplement garder certaines tâches de ces polémiques dans lesquelles on se retrouve facilement à occuper des positions stériles et rigides: que signifie réellement le cadre de pensée de l'infini en acte? Que permet-il de penser en propre et que peut-il apporter dans le cadre de mathématiques épistémologiques? Que peut-on confirmer dans sa démarche en l'identifiant comme une "façon de parler" (Poincaré)? Que faut-il raisonnablement refuser?